

LIEVE JORIS

Ma cabine
téléphonique
africaine

récits traduits du néerlandais
par Marie Hooghe

ACTES SUD

Afin de protéger leur vie privée, les noms de certaines personnes apparaissant dans ce recueil ont été modifiés.

MA CABINE TÉLÉPHONIQUE AFRICAINNE

J'ai rencontré Bina à Sokolo, un village malien de trois mille habitants, proche de la frontière mauritanienne. Au sud, le fleuve Niger, au nord, le désert, une grande tache jaune qui s'étend lentement. Des rebelles touaregs infestent la région, des véhicules ont tendance à se dissoudre dans le néant, parfois avec leurs conducteurs.

C'est un endroit comme il y en a tant en Afrique. Sur la carte Michelin, un petit drapeau indique qu'il y a un poste-frontière dans les parages, mais celui-ci n'existe plus depuis longtemps. Les postes-frontières ont déménagé vers des lieux plus sûrs, abandonnant la *terra incognita* aux rebelles et aux bandits.

Bina était le receveur des postes de Sokolo. Il habitait avec femme et enfant à l'entrée du village, dans une maison faisant office de bureau et de résidence. Dans le jardin sableux se dressaient les panneaux solaires alimentant le trafic téléphonique, car Sokolo n'avait pas l'électricité. Je le trouvai dans son bureau, entouré de cartes postales de la Maison-Blanche et de Saddam Hussein, et de slogans vantant l'efficacité et la conscience professionnelle des employés des postes du Mali. Un jeune homme assez massif d'une bonne vingtaine d'années, aux yeux vifs et intelligents brillant de plaisir en raison du coup de fil que donnait un client debout

au comptoir. L'homme téléphonait à l'étranger et Bina surveillait attentivement son chronomètre. Dès que la communication atteignit la limite de trois minutes, il se mit à gesticuler.

C'est seulement quand il s'avança vers son client que je vis que Bina était en chaise roulante. Un fauteuil moderne, l'étiquette avion y pendouillait encore – une sacrée différence avec les tricycles surdimensionnés qu'ont généralement les handicapés dans ces contrées.

Le bureau de Bina était le centre névralgique de Sokolo. Me fallait-il un vélo ? Bina avait un ami qui pouvait m'en procurer un. Voulais-je me rendre dans un village voisin ? Bina me prêtait la gourde dorée qu'un pèlerin lui avait rapportée de La Mecque. Aucun incident d'importance ne se passait à Sokolo sans être commenté en détail au comptoir de Bina.

Son handicap ne semblait pas vraiment le gêner. Au contraire : s'il n'avait pas eu la polio dans sa jeunesse, son père l'aurait envoyé aux champs tout comme ses frères, au lieu de le laisser aller à l'école. Bina était le seul de sa famille qui savait lire et écrire.

Dès qu'un habitant de Sokolo était demandé au téléphone, Bina bondissait de sa chaise supersonique sur sa mobylette pour aller prévenir le correspondant. Il refusait de le ramener à l'arrière : il ne faisait pas le taxi, protestait-il.

Bina était né à Markala, un village situé sur la route asphaltée menant à la capitale. Markala était plus grand que Sokolo et, du temps de la jeunesse de Bina, quelques pères et sœurs blancs y vivaient encore. Les religieuses portugaises croyaient que les Noirs avaient, tout comme les singes, des queues qu'on leur coupait à leur arrivée en Europe. Elles lui avaient donné les chaussures orthopédiques

qu'il n'aurait pas pu se payer en économisant toute sa vie.

Bina avait cette façon de parler directe et provocante qu'avec les années, je me suis mise à apprécier en Afrique. Voulais-je voir les rizières autour de Sokolo ? Où étaient alors mes longs gants qui devaient me protéger des moustiques ? D'après lui, les pères de Markala se nouaient autrefois des sacs en plastique autour des pieds quand ils s'asseyaient dehors le soir.

Les emplois sont peu nombreux dans l'intérieur du Mali, mais personne n'enviait Bina. Les rebelles s'en prenaient à des fonctionnaires de l'Etat comme son voisin, le chef d'arrondissement, et à des centres de communication comme le sien. Son prédécesseur avait fui après que les rebelles eurent envahi Sokolo et assassiné le gardien du bureau d'arrondissement. Tout dernièrement, ils avaient tranché la gorge à un postier au nord de Sokolo.

Bina avait hésité à venir à Sokolo mais, apprenant que sinon le bureau de poste serait fermé, il avait dit oui. Il avait fréquenté l'école coranique à Sokolo et y avait suivi sa formation d'agent des postes, il se sentait responsable.

C'était le ramadan. Comme c'était agréable de rompre le jeûne dans la maison de Bina ! Tel un prince, il était assis sur sa terrasse, tandis que sa jolie femme Rokia – qu'il appelait Rose – servait du jus de gingembre glacé avec des feuilles de menthe, un grand luxe dans un village sans électricité. Bina connaissait quelqu'un qui avait un frigo à pétrole. Juste avant le coucher du soleil, il enfourcha sa mobylette et alla acheter pour cent francs de glace. Plus tard dans la soirée, quand les moustiques nous chassèrent à l'intérieur, nous mangeâmes à la lueur d'une lampe-tempête. Bina était un des seuls à Sokolo à avoir une table pour les repas.

Un jour, je proposai d'apprendre à Rose à faire de la mayonnaise et des crêpes. J'avais oublié que les œufs sont une denrée rare au Sahel et qu'ils ne sont d'habitude pas mangés mais couvés. Néanmoins, Bina téléphona à ses collègues des villages voisins et proposa de venir chercher à mobylette tous les œufs dans un rayon de quinze kilomètres.

Lorsque je cassai un à un les treize misérables petits œufs qu'il avait rassemblés, Bina se plaignit de ce que la production de poussins à Sokolo et aux environs baisserait sensiblement les semaines suivantes et que je le ruinerais en enseignant à Rose des recettes avec des ingrédients aussi coûteux que des œufs et du lait. Ce qui ne l'empêcha pas de regarder émerveillé la mayonnaise qui se solidifiait et d'insister pour que j'ajoute davantage d'huile. Non, non, elle ne se gâterait pas, m'assura-t-il, il en mangerait même au petit-déjeuner.

Si les œufs et le lait étaient un luxe qu'il ne pouvait se permettre, comment donc était-il entré en possession d'une chaise roulante ?

Bina sourit d'un air rusé. Il entretenait une correspondance active avec l'Association des paralysés de France. Le jour où il avait appris qu'une délégation viendrait au Mali avec trois chaises roulantes, il s'était rendu en toute hâte à la capitale et avait réussi à en emporter une. Il supposait que les deux autres avaient été confisquées par des fonctionnaires gouvernementaux qui les avaient revendues en sous-main.

Après que son nom et son adresse eurent été publiés dans la revue de l'Association des paralysés, il commença à recevoir des lettres et des colis de Français bien intentionnés : fournitures scolaires, livres d'enfants et jouets pour sa fille. Il me montra des lettres d'une dame âgée de Perpignan : d'une écriture tremblante, elle annonçait qu'elle avait

prié pour lui à Lourdes et avait gravé son nom au pied de la statue de la Vierge.

“Sait-elle que tu es musulman ?”

Bina sourit malicieusement. “Je crois bien, mais ça ne semble pas la retenir !”

Elle lui avait envoyé une statuette en porcelaine de la Sainte Vierge, que Rose me montra. Durant son voyage de France au Mali, une de ses mains jointes avait péri. Ils ne savaient trop que faire de cette poupée bleue : elle était si raide que leur fillette ne pouvait pas jouer avec.

Bina me faisait penser au personnage principal du roman picaresque *L'Etrange Destin de Wangrin* de l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ. L'interprète Wangrin – un intermédiaire important entre les fonctionnaires coloniaux et leurs sujets – était plus malin que ses supérieurs. Aucun administrateur de district n'échappait aux roueries de ce cynique, qui possédait un don particulier pour amasser des richesses et vivre sur un grand pied en des temps rigoureux. Lorsque la Première Guerre mondiale éclata et que les Français exigèrent de leurs sujets coloniaux des vaches, du riz et du millet, Wangrin était responsable de la comptabilité et réussit à détourner un respectable troupeau de bétail vers sa propre arrière-cour.

Mais Bina avait aussi des traits contemporains et, à mesure que j'appris à mieux le connaître, il me parut de plus en plus le prototype de l'Africain moderne qui, dans les flots houleux que traverse son continent, essaie de garder la tête hors de l'eau.

Il avait une rizière à la périphérie du village et quelques chèvres sur sa parcelle. Mais ce n'étaient pas ses seuls à-côtés. Une quarantaine de familles de Sokolo habitaient au Congo-Brazzaville. Les hommes faisaient du commerce avec Hong-Kong et

étaient considérés comme fortunés. Mais récemment, des troubles avaient éclaté dans la capitale congolaise. Des soldats écumaient les rues en pillant et les “Congolais” – le nom qu’on donnait ici aux émigrants – avaient renvoyé leurs femmes et enfants à la maison. C’étaient de bonnes nouvelles pour Bina, car le trafic téléphonique entre Sokolo et Brazza avait pris un grand essor depuis lors.

Il devait déduire son salaire de son chiffre d’affaires mensuel, ce qui était un véritable tour de force dans un village tel que Sokolo. Il incitait des pères à envoyer des lettres à leurs fils dans la capitale, afin de pouvoir leur vendre des timbres. Comme il parlait français et écoutait continuellement la radio, les épouses inquiètes des Congolais venaient souvent lui demander les dernières nouvelles. Vers la fin du mois, Bina n’hésitait pas à leur raconter que ça n’allait pas du tout à Brazza, ce qui lui procurait une modeste augmentation d’appels de trois minutes.

Bina faisait crédit à certains, après quoi les Congolais lui envoyaient un chèque. Ces services étaient récompensés par des cadeaux. La gourde dorée de La Mecque en était un, tout comme la montre Seiko que portait Bina et la calculatrice vocale avec laquelle il tenait sa comptabilité. Pendant des semaines, il fit de la publicité pour le téléphone mains libres que lui avaient offert les Congolais de Brazzaville : les habitants de Sokolo faisaient la queue pour tester cet appareil magique.

Quelques jours après mon arrivée à Sokolo, Bina commença à me poser des questions sur ma vie en Europe. Ma famille et mes amis ne se faisaient-ils pas du souci quand je m’absentais si longtemps ? Bien vite je compris où il voulait en venir : que je les rassure par téléphone.

Sokolo ressemblait à la ville-frontière d'*En attendant les barbares* de l'écrivain sud-africain J. M. Coetzee. Les rebelles étaient là, même si nous ne pouvions pas les voir. Ils régnaient sur la région par la peur qu'ils inspiraient. Le chef d'arrondissement était rarement à son poste et Bina se sentait vulnérable dans sa maison à l'entrée du village. Si des rebelles avaient été signalés dans les parages, il dormait avec Rose et leur fillette dans le centre de Sokolo. Les gens n'osaient plus cultiver leurs champs au nord du village, et moi-même je ne pouvais jamais m'éloigner de plus de deux ou trois kilomètres de Sokolo. Si j'allais quelque part le soir, j'étais systématiquement accompagnée.

Moins d'un an après ma visite, les rebelles tant attendus firent irruption. Beaucoup de gens prirent la fuite, le bureau de poste fut fermé. Trois mois plus tard, je retrouvai Bina à Markala, dans la maison de son père. Lui et Rose avaient eu une deuxième fille. Le bébé, remarquai-je, était couvert de grigris. Je n'en avais jamais vu auparavant dans le voisinage de Bina.

Le soir, nous nous allongeâmes sur des matelas sous le manguier et Bina me raconta l'histoire de l'invasion. Un matin, il avait été réveillé de bonne heure par le bêlement des chèvres. Il entendit des voix dans le jardin. Elles parlaient le tamasheq, la langue des Touaregs. Ça y est, pensa-t-il. Les rebelles avaient coupé les fils téléphoniques et lui crièrent de sortir. C'était le temps de la moisson, sa mère et deux de ses frères étaient venus de Markala pour l'aider dans sa rizière. Après les premiers coups de feu, tout le monde se coucha à terre. Bien vite, les balles sifflèrent à leurs oreilles et des éclats de bois du placard volèrent à travers la pièce. Rose était assise derrière l'armoire de la chambre à coucher, son bébé serré contre sa poitrine.

Entre les tirs, les rebelles hurlaient à Bina de quitter sa maison. Ils essayèrent de forcer la porte de fer mais n'y parvinrent pas. Le seul autre accès à la maison se faisait par la remise.

“Bina, chuchota sa mère, si je peux sauver vos vies en sortant, dis-le-moi. Je suis vieille, peu m'importe ce qu'ils me feront.

— Ne bouge pas !” la conjura-t-il.

Soudain l'odeur de fumée lui emplit les narines. Les rebelles avaient trouvé la porte donnant sur la remise, ils avaient vu son riz et y avaient mis le feu, se bloquant involontairement l'accès à la salle de séjour.

Pendant plus de quarante minutes, Bina et sa famille furent pris sous le feu. Les rebelles fracturèrent la porte de son bureau : il les entendait se démener dans la pièce attenante et pensait continuellement à son collègue du Nord dont ils avaient tranché la gorge.

Puis le silence tomba. Attendaient-ils qu'il sorte ou étaient-ils partis ? Bina ne bougea pas. La fumée planait lourdement dans la pièce, il avait de plus en plus de mal à respirer. A nouveau, il entendit des voix. “Le receveur est mort, le receveur est mort !” C'étaient les villageois qui s'étaient cachés pendant l'attaque – les valeureux membres de la milice citoyenne en tête – et qui venaient maintenant en cortège vers sa maison.

“Ils ont fait la chaîne pour se passer des seaux d'eau et éteindre le feu, grogna Bina, ils nous auraient noyés !” Lorsqu'il apparut dans l'ouverture de la porte, ils le regardèrent comme s'il était un fantôme.

Dans la poutre au-dessus de la porte, les rebelles avaient enfoncé un couteau. C'était un couteau remarquable, incrusté d'argent. Bien qu'ils l'aient laissé là pour lui montrer ce qu'ils auraient fait s'ils

l'avaient attrapé, Bina se dit qu'il le garderait après l'enquête de la police, en souvenir.

Tandis qu'il mesurait les dégâts dans sa remise, les villageois explorèrent les pièces de son habitation. Leurs lamentations compatissantes emplirent toute la maison. Après leur départ, les bijoux de Rose avaient disparu et le couteau n'était plus fiché au-dessus de la porte.

L'armée poursuivit les rebelles et en amena un l'après-midi même à Sokolo, pour montrer aux villageois que sa quête n'avait pas été vaine. Le rebelle était blessé. Deux soldats le tirèrent de la jeep et le jetèrent sur la place devant le bureau de poste.

Bina m'avait parlé d'un vieux Touareg qui avait été arrêté des années auparavant dans une localité proche. On le soupçonnait d'être un espion. Lorsque les villageois l'amènèrent à Sokolo, il était déjà à moitié nu. Comme le chef d'arrondissement n'était pas là, ils décidèrent de le conduire à un camp militaire. Bina avait fait une photo de l'homme, qu'il m'avait montrée : le vieillard était assis à l'arrière d'un pick-up et couvrait ses parties génitales avec un foulard bleu clair que lui avait donné le chef du village. Son regard était vide— il savait ce qui l'attendait. Il n'arriva jamais à destination.

Mais cette fois-ci, ce fut pire : l'armée livra l'homme aux villageois. Ils le battirent à mort, lui coupèrent les parties et traînèrent son corps au bout d'une corde à travers les rues de Sokolo. Quand ils voulurent l'asperger d'essence et l'enflammer, le marabout s'interposa. Brûler le corps porterait malheur, les prévint-il.

Malheur ! Et toutes les autres choses qu'ils lui avaient faites, ne porteraient-elles pas malheur ? Mais Bina raconta l'histoire sans broncher. Il ne regrettait qu'une seule chose : il avait fait des photos

du lynchage, mais il y avait eu tant de confusion, ça se poussait et se bousculait tant, qu'elles avaient toutes été ratées.

Bina était venu à Markala pour se reposer et décider quoi faire. Bien vite arrivèrent de Sokolo des lettres dans lesquelles les habitants revenus au village le suppliaient de rouvrir le bureau de poste. Mais au moment où il envisageait cette possibilité, le gouvernement annonça une grande campagne de réduction des dépenses : trois cents postiers furent licenciés. Bina était l'un d'eux.

Il était abasourdi. Au lieu d'être invité par le président et de recevoir une décoration, il était mis à la porte ! Quatre ans plus tôt, les Maliens étaient descendus en masse dans la rue pour protester contre le régime de Moussa Traoré. Bina avait applaudi quand les manifestants avaient mis le feu aux maisons des ministres corrompus et forcé le président à démissionner. Il avait si souvent écouté les cassettes du procès où Moussa Traoré fut condamné qu'il en connaissait de grandes parties par cœur. Il avait espéré que la situation s'améliorerait après. Et maintenant ceci.

A Sokolo, je m'étais étonnée de la prédilection qu'avait Bina pour des hommes tels que Saddam Hussein, Pablo Escobar, Jacques Mesrine et Carlos. Soudain, je pus comprendre l'estime qu'il portait à ces héros douteux. "Je commence même à sympathiser avec les rebelles, dit-il. On ne peut pas négocier avec nos dirigeants, on est obligé d'employer la force."

Il n'avait pas baissé les bras. Il cita son père qui disait toujours : "La vie est un combat, les vaincus sont ceux qui perdent courage." A la télé, il avait vu que la femme du nouveau président distribuait

des couvertures à des sans-abri de la capitale. Il lui écrivit une lettre. Si son cœur allait à ces pauvres diables, elle serait peut-être également touchée par le triste sort d'un postier handicapé qui n'avait pas hésité à s'établir dans le Nord inhospitalier. Après avoir échappé de justesse à la mort... Enfin, c'était une lettre émouvante, le genre de lettres dans lequel Bina excellait. Mais il n'avait pas reçu de réponse. "Les faibles ont toujours tort", dit-il d'un ton morose.

Bina était amer mais plein d'idées. Il rêvait de gérer une cabine téléphonique dans un village dépourvu de bureau de poste. Il en avait repéré une qu'il voulait reprendre, à Kokry, un village sur le Niger à l'est de Markala. Les seuls revenus de la cabine ne lui permettraient pas de vivre, mais un marché hebdomadaire se tenait à Kokry : il pourrait peut-être dénicher un frigo à pétrole et vendre des rafraîchissements. Rose ferait des sandwiches avec de la mayonnaise maison et, s'ils avaient une chambre supplémentaire, ils pourraient même aménager une pension pour des gens qui venaient au marché.

Quelques jours plus tard, nous montâmes ensemble dans le bus pour la capitale. La prime de départ des postes était arrivée – Bina voulait donner un acompte sur sa cabine téléphonique. Durant le voyage, il regarda fixement par la fenêtre.

"A quoi penses-tu ?

— A ma cabine téléphonique. Je vois des gens faire la queue, ils veulent tous entrer et j'ai des problèmes, car je ne peux pas servir tout le monde en même temps." Un silence tomba. "J'aurai besoin de plus d'un téléphone, reprit-il soucieux, et je devrai engager des assistants. Ensuite j'accrocherai un panneau : BINA & FRÈRES." Il avait des yeux rêveurs.